



Festival d'Avignon

#84 / Koohestani — Molina — Amorfini — Rosenblatt — Fragata — Gibé
Mendjisky — d'Hoop — Allegret — Rencontres d'Arles — TIFA Taïwan



Hauts-de-France en Avignon 2018



15 COMPAGNIES
SOUTENUES DANS LE
FESTIVAL OFF

Présence Pasteur : 10h30 - Voilées - Les Nouveaux Ballets du Nord-Pas de Calais / 11h25 - Les enfants c'est moi - Compagnie Tourneboute / 12h50 - L'établi - Compagnie du Berger / 15h30 - Variations sur un départ - La main d'œuvres / 16h40 - Pulvérisés - Compagnie de l'Arcade / 19h - Shakespeare vient dîner - Barbaque Compagnie / 21h50 - On n'est pas que des valises ! - Compagnie Atmosphère Théâtre / 11•Gilgamesh Belleville : 10h25 - Quand j'aurai mille et un ans - Compagnie des Lucioles / 15h - Les travaux avancent à grands pas - L'Amicale / Artéphile : 11h45 - Ne vois-tu rien venir - Compagnie Sens Ascensionnels / 15h45 - L'Année de Richard - Compagnie Maskantète / Théâtre des Carmes : 11h25 - La violence des riches - Vaguement Compétitifs / Théâtre de la Bourse du Travail de la CGT : 13h - Moment d'angoisse chez les riches - Compagnie Lolium / Salle Tomasi : 22h10 - Lettre aux escrocs de l'islamophobie qui font le jeu des racistes de Charb - Compagnie du Théâtre K / Kabarouf Barthelasse : 19h30 - Amor Fati - Compagnie Plume de Cheval

Toute la programmation sur
www.hautsdefrance.fr

Retrouvons-nous sur



© Michaël Lachant / Région Hauts-de-France

ÉDITO

« AVEC LE COCHON DE LAIT,
LA FÉRIE EST CE QUE JE CONNAIS DE PLUS LOURD. »

Oui, nous en sommes conscients, en cette quatrième édition avignonnaise du journal, c'est à une confrontation avec les remparts du réel et à l'âpreté du concret que nous devons nous préparer. Grandir, c'est renoncer. Bénir la fournaise qui l'a vu naître, c'est aussi embrasser ce qui métamorphose cette ville jadis sainte en une kermesse sacrée dont les autels dressés derrière chaque porte appellent tout autant à l'introspection qu'à la catharsis. Notre mission est simple : s'enfoncer dans l'inconnu qui creuse et essayer de remonter quelques gouttes du suc à la surface ; partager le bruit nécessaire et le trop peu de silence, les retrouvailles et les rendez-vous manqués, ce qui demeure et ceux qui émergent. Car nous nous apprêtons à jeter nos corps perdus pour trois semaines au cœur du délire et de la frénésie. Ne boudons pas ces extravagances à venir ; les déluges de mots et d'images, les débats sans fin, les pavés sans la plage et l'attelage addictif à l'écriture nous rendront plus humains que la méditation et l'orthorexie. Ce sera un mois de juillet chaud, un été d'excès et d'extra, de fureur et de vie. L'intensité brûle tout trop vite, il s'agira alors d'y plonger ensemble sans hésitation et de célébrer les noces éphémères du peuple et des plateaux.

La rédaction

Prochain numéro le 11 juillet 2018

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-6

Amir Reza Koohestani : Summerless
Rocío Molina : Grito Pelao

Thibault Amorfini : Tu seras un Homme papa
Noémie Rosenblatt : J'appelle mes frères

REGARDS PAGES 8-9

Boris Gibé : L'Absolu

Inès Barahona & Miguel Fragata : Au-delà de la forêt, le monde

Jean-Michel d'Hoop : L'Herbe de l'oubli

Igor Mendjisky : Le Maître et Marguerite

EN BREF PAGE 10

Hiam Abbas & Jean-Baptiste Sastre : La France contre les robots

Élise Chatauret : Ce qui demeure

Nelly Pulicani : Cent mètres papillon

Frédéric Fisbach : Convulsions

Abdelwaheb Sefsaf & Marion Guerrero : Si loin si proche

Souhail Marchiche : Le Cri

RENCONTRES D'ARLES PAGE 12

Robert Frank : Sidelines

LA QUESTION PAGE 14

Yan Allegret

REPORTAGE PAGE 15

Festival TIFA (Taiwan)

THEATRE
DANCE
PERFORMANCE

**NEXT
FESTIVAL
.EUM**

08.11 —
01.12.18

EUROMETROPOLIS
LILLE-KORTRIJK-TOURNAI
+ VALENCIENNES
+ REGION HAUTS-DE-FRANCE

45 SPECTACLES INTERNATIONAUX

INFO/TICKETS
www.nextfestival.eu

RODRIGO GARCÍA (ES)
Encyclopédie de phénomènes paranormaux Pippo y
Ricardo sous l'autorité de la confrérie Loggia Lautaro

FORCED ENTERTAINMENT (UK)
Real Magic

GURSHAD SHAHEMAN (IR/FR)
Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète

SOROUR DARABI (IR/FR)
FARCI.E

PAULA PI (FR)
Alexandre

ALESSANDRO SERRA (IT)
Macbettu

KRYSTIAN LUPA (PO)
Le Procès

HETPALEIS EN SONTAG / LIES PAUWELS (BE)
Truth or Dare, Britney or Goofy, Nacht und Nebel,
Jesus Christ or Superstar

MARTA GÓRNICKA (PO)
Hymn to love

BERLIN (BE)
True Copy

OSKARAS KORSUNOVAS (LT)
Wedding

NATURE THEATRE OF OKLAHOMA (US)
Pursuit of Happiness

LAETITIA DOSCH (FR/CH)
HATE

PHOTO: MARTA GÓRNICKA - Hymn to love © Magda Hueckel

SCHOUWBOD
KORTRIJK

KUNSTCENTRUM
BUDA

le phénix

la rose des vents

Interreg

Vlaanderen

6

MEL

IN **SUMMERLESS**

MISE EN SCÈNE AMIR REZA KOOHESTANI / CHARTREUSE DE VILLENEUVE LEZ AVIGNON, DU 8 AU 15 JUILLET À 18H
(vu au *Kunstenfestivaldesarts* en mai 2018)

« Une surveillante, une jeune mère et un peintre se retrouvent dans la cour d'une école
aux murs recouverts de slogans révolutionnaires prêts à être effacés. »

SOUDAIN L'HIVER DERNIER
— par Florence Filippi —

Créé au *Kunstenfestivaldesarts* en mai 2018, « Summerless » constitue après « Timeloss » et « Hearing » le dernier volet de la trilogie du metteur en scène iranien Amir Reza Koohestani, construite sur le thème de la mémoire. La pièce se tisse autour d'une lacune, d'une partie manquante au puzzle des saisons, comme l'évoque d'emblée le choix du privatif *less*. Elle déroule un cycle inachevé, où neuf mois se succèdent jusqu'à l'été. Un été qui n'advient jamais ici.

Partant d'un dispositif simple – une cour d'école et un trio –, la mise en scène d'Amir Reza Koohestani, tout en suggestion, dénonce les éternels verrous du corps social, qui se transmettent indéfectiblement de génération en génération. La surveillante de l'école a aimé autrefois le peintre de la cour de récréation, ancien enseignant relégué aux travaux de réfection, tandis que la mère d'élève vient interroger celui-ci chaque jour, à la fois accusatrice et désirante. Le peintre a-t-il tenté de séduire sa fille ? La présence de cet homme est-elle une menace pour l'école ? Le principe de surveillance se déploie en panoptique

et trouve sa métaphore dans le tourniquet bloqué au milieu du plateau. L'inquisition s'incarne ainsi dans chacun des personnages. Dans l'école « pour tous », chacun surveille, chacun est surveillé, la surveillante comme les autres. Si égalité il y a, c'est celle de la vigilance et du contrôle, n'épargnant personne, élèves et professeurs, parents et enfants.



Désirs et les angoisses d'une société en tension

Comme dans « Hearing », la transgression est suggérée et demeurera dans l'incertitude du hors-scène. Les mois défilent, le tourniquet reste immuable, mais les points de vue tournent, ainsi que les culpabilités et les accusations. L'interrogatoire se déplace, les questions rebondissent, et chacun y est confronté à son tour. Mais les questions restent sans réponses, comme toujours chez Amir Reza Koohestani, qui ne cherche pas à mettre en scène la vérité et utilise plutôt le théâtre comme moyen de troubler nos certitudes. Même la fresque qui se dessine sur le mur de l'école ne nous révélera rien, ou rien d'autre que des symboles et des dessins d'en-

fants dissimulant peu à peu les slogans révolutionnaires. La violence doit rester sourde, cachée. Comme dans les deux premiers volets de la trilogie, la mise en scène fait le choix de la sobriété et de la retenue s'incarnant dans le jeu des comédiens du Mehr Theatre Group. Sans outrance et sans effets, les trois interprètes laissent ainsi affleurer les frustrations, les désirs et les angoisses d'une société en tension. Puis l'enfant, enfin, prend la parole, son visage projeté en fond de scène, nous laissant elle aussi face à l'irrésolution de l'innocence. Une question reste ainsi en suspens : qui est coupable ? Ou plutôt, qui ne l'est pas ? Question terrifiante, mais aussi porteuse d'espoir et de bienveillance. « Summerless » parle des ambiguïtés et des peurs du corps social, sans jamais les nommer, afin de nourrir ce qu'Amir Reza Koohestani appelle « la scène mentale » du spectateur. Une autre scène qui permettrait de rejouer et d'explorer à l'infini les questions soulevées par le spectacle ; un espace sans barrières et sans restrictions, capable de déjouer toutes les censures.

FOCUS —

IN **GRITO PELAO**

MISE EN SCÈNE ROCÍO MOLINA / COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH, DU 7 AU 10 JUILLET À 22H

« Rocío Molina s'impose comme une artiste majeure de la scène flamenco en Espagne
où elle est considérée comme l'une des meilleures bailaoras de son époque. »

FÉCONDATION IN VITRO, DANSE IN VIVO
— par Ysé Sorel —

Au commencement était le cri. Ce cri, ce *grito pelao*, c'est celui de Rocío Molina Cruz, bailaora connue pour ses fulgurantes apparitions du *duende*, pour sa force de frappe à faire remuer la terre et ses audaces de mise en scène, mais c'est le cri aussi, prochain, de l'enfant à venir.

Créé de l'enfant inséminé qu'elle porte et qui l'accompagnera tout au long de la tournée du spectacle, qui évoluera au gré des modifications de son corps. On connaissait l'analogie rebattue entre gestation et création artistique, et la flamenco pousse leurs accointances jusqu'à faire de la maternité le cœur de sa réflexion. Homosexuelle, la danseuse désire ardemment créer la vie ; particularité donc : cet enfant n'a pas de père. Elle affronte alors ses inquiétudes par la danse, et à la flamme dans son ventre fait écho le flamenco, à la solitude de la future mère célibataire répond la *soleá*, dérivé de l'espagnol *soledad*, de la danseuse, un des palos les plus exigeants et célèbres du flamenco. Mais le spectacle est loin d'être solitaire et relève plutôt du dialogue avec la chanteuse Silvia Pérez Cruz, admistrée comme l'une des grandes artistes espagnoles contem-

poraines. Voix à déchirer les entrailles, vibrante dans cette cour du lycée Saint-Joseph, elle incarne avec son acolyte une femme radicalement libre. Son timbre n'hésite pas à prendre des accents björkiens lorsqu'elle chante en anglais et que l'espace blanc se fait espaces rythmiques (Appia) grâce aux animations numériques, réagissant aux éclats de voix, de talons et de talents. Bleu « Nymphéas », coup de crayon sauvage et rouge : les projections habillent du sublime les surfaces et les corps qui s'y déploient avec joie. Une joie qui s'épanouit sur les visages dévoués à leur art, la joie simple et essentielle d'être là, sur scène, dont jamais on ne doute qu'elle est leur élément, leur milieu d'évolution naturel.



Le désir d'enfant donne naissance à une danse

Dans la malice, les clins d'œil échangés avec les *cantaoras* ou le violoniste se perçoit aussi l'héritage populaire de ces traditions : plaisir du jeu, plaisir de la danse et du partage. Particulièrement touchants sont ainsi les moments avec la mère de Molina, dont la présence sur scène met en évidence

la « longue chaîne » maternelle qu'évoquera avec poésie Silvia Pérez. Trois femmes donc, trois femmes puissantes, mais aussi trois relations à la maternité : Lola est la mère de Rocío, Silvia est mère, Rocío désire le devenir. Et cela donne un spectacle dont les *impulsos* répondent à un élan vital, porté par une force tellurique venue du sol et scandée par les pieds, où création et créativité riment avec désir, corps et identité. « Qui dansera pour moi, qui chantera pour moi ? » s'interroge Rocío. Comme nombre d'artistes, la flamenco extériorise son intimité, phénomène que Serge Tisseron a pu qualifier d'« extimité », désignant par là « le mouvement qui pousse chacun à mettre en avant une partie de sa vie intime, autant physique que psychique. » Molina ne résiste pas à la tentation alors de le prendre, semble-t-il, au mot, projetant ses échographies ou les battements de cœur de son futur enfant. Mais la puissance de certaines images nous fait vite oublier ces quelques facilités, comme celle où la danseuse, nue, expose son corps « complètement » maternel, qui ôte tout aspect voyeur à cette impudeur. Elle s'immerge dans le bassin-placenta, au centre de la scène : le désir d'enfant donne naissance à une danse, et à une renaissance.



« Grito Pelao » de Rocío Molina © Pablo Guidali

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

OFF **TU SERAS UN HOMME PAPA**

MISE EN SCÈNE THIBAUT AMORFINI / LA LUNA, À 17H25

«Tu seras un Homme papa» est une histoire vraie. C'est autour de la couveuse de Roman, né prématurément, que va se tisser ce récit bouleversant d'une famille mise à l'épreuve treize jours durant.»

PERFORMANCE PATERNELLE

— par Julien Avril —

Un père offre un goûter à ses deux filles dans une boulangerie. À partir d'une remarque anodine de la boulangère sur le nombre d'enfants qui l'accompagnent, l'abîme s'ouvre et l'homme entame le récit de la très courte vie de son fils, mort quelques semaines après sa naissance.

Sous nos yeux, il redonne corps à cette existence aussi brève que précieuse, de la première échographie où les « complications » se révèlent jusqu'aux derniers instants du nourrisson. Mais c'est avant tout le récit d'une paternité dont il est question. On est père autant de fois qu'on a d'enfants dit-on, et cette paternité-là est évidemment bien singulière. C'est un garçon qui s'annonce et le cortège d'ambitions qui se forme dans le cerveau paternel chante les louanges d'un futur champion. Or ce parcours de père va justement s'articuler autour de l'abandon des grandes espérances, des grandes projections de réussite qu'une vie en devenir constitue pour aller vers son noyau le plus élémentaire, la simple présence au monde pendant un temps très court et l'acceptation de cette vie là comme telle, dans sa fragilité et dans la beauté de sa fugacité. Ce qui fait bien évidemment la singularité de

ce spectacle, c'est qu'il est autobiographique. Le théâtre n'est pas le métier de l'auteur interprète. Gaël Leibrang réalise des documentaires, avec un goût prononcé pour l'immersion. C'est donc autre chose qui le motive à prendre la parole. Il y a une nécessité, une urgence différente à représenter. Le traitement poétique de son histoire personnelle ne remplit pas les mêmes fonctions que pour un auteur qui articule un discours artistique de drame en drame pour constituer l'œuvre d'une vie.

“

Un magnifique rituel de réparation

Leibrang, ici, fait «œuvre» d'une vie minuscule et précieuse, celle de son fils Roman. Le théâtre agit comme moyen de témoigner, de partager, de transformer l'expérience intime en une expérience collective, et jouer devient une façon d'entrer en résilience. Ce jeu n'a d'ailleurs rien à envier aux comédiens professionnels. En cela il faut souligner le remarquable travail de direction d'acteur du metteur en scène Thibault Amorfini qui a su guider Leibrang dans sa façon de donner chair à sa propre histoire. Il propose pour chaque épisode du

récit, une petite solution scénique extrêmement claire, lisible, sans artifices et avec la juste distance qui permet l'empathie et non l'exhibition du malheur. Cette distance trouve son appui très souvent dans une analogie avec le monde du sport (le père de Leibrang était journaliste sportif) et son rapport au dépassement de soi. Chaque épreuve que vit la famille se joue comme une performance sportive: marathon des examens, boxe des syndromes, escalade des traitements... L'acteur accompagne le récit d'un véritable effort physique qui chasse toute tentation de déploration et raccorde chaque scène à une formidable chaîne de pulsion de vie. Ces prouesses athlétiques (comme cette tirade dite au cours d'une longue série de sauts à la corde) sont une très belle façon de représenter l'exploit que réalise l'enfant : être au monde durant ces quelques jours. Tout comme le sacrifice d'Isaac incite l'homme à dédier son fils à autre chose qu'à lui-même, Gaël Leibrang nous invite à un magnifique rituel de réparation et de transmission qui ne laisse personne indifférent et allume dans nos cœurs une flamme olympique d'espérance. Le titre, parodiant Kipling, résonne très justement: nous n'avons rien à accomplir à travers nos enfants, ce sont eux qui nous bâtissent.

FOCUS —

OFF **J'APPELLE MES FRÈRES**

MISE EN SCÈNE NOÉMIE ROSENBLATT / LA MANUFACTURE, À 15h55 (vu au Théâtre de Suresnes en mars 2018)

« Amor, jeune européen issu de l'immigration, marche dans sa ville au lendemain d'un attentat. Quelle attitude adopter quand on ressemble comme un frère à ceux qui...? »

L'APPEL AUX (L)ARMES

— par Audrey Santacroce —

Une voiture a explosé à Stockholm. Amor a la vingtaine, des doutes existentiels, un amour non réciproque et un meilleur ami obsédé par sa nouvelle paternité. Il n'y a aucun lien entre l'attentat à la voiture piégée et le jeune homme. Et pourtant. Durant les vingt-quatre heures suivant l'explosion, Amor va se retrouver pris dans une spirale d'angoisse et de suspicion.

« J'appelle mes frères » est une réponse de l'auteur suédois Jonas Hassen Khemiri, considéré en Suède comme l'un des écrivains les plus importants de sa génération, aux débats qui agitent régulièrement la population depuis le début de la vague d'attentats à laquelle le monde est confronté. Écrit à la suite d'un attentat à Stockholm en 2010, puis publié sous forme de roman en 2012, avant de devenir une pièce de théâtre l'année suivante. La metteuse en scène Noémie Rosenblatt a donc choisi de s'emparer de ce texte afin d'amener le débat sur la scène théâtrale. La grande force du texte, c'est de faire un pas de côté par rapport à ce qu'on pou-

vait en attendre. De l'acte terroriste en lui-même, il sera finalement peu question. Ce dont on parle, en revanche, c'est la méfiance des uns envers d'autres, la création d'un « eux » mal défini mais qui fait peur face à un « nous » soupçonneux. Mais la peur est aussi et avant tout du côté d'Amor. Lui qui est suédois se retrouve violemment ramené à la question de ses origines maghrébines par les regards méfiants dans la rue, qu'ils soient imaginaires ou bien réels. Le choix est tragique, car Amor hésite entre céder à la peur et gommer ce qui fait qu'il est lui, se fondre dans la masse, ne pas faire de vague, ça va passer, et faire acte de résistance en restant celui qu'il est, en refusant de se justifier.

“

Réinscrire le théâtre au cœur de la cité

« J'appelle mes frères » appuie précisément là où ça fait mal en nous mettant face à nos responsabilités de citoyens. C'est ainsi que la volonté de la metteuse en scène Noémie Rosenblatt d'inclure un chœur consti-

tué d'anonymes choisis dans chaque ville où passe le spectacle a du sens. C'est en réinscrivant le théâtre au cœur de la cité (ce mot étant ici utilisé au sens antique du terme) que chacun peut se sentir enfin concerné. Ce chœur anonyme évoque aussi bien les tragiques grecs que les mouvements de foule actuels qui s'élèvent contre les droits de ces fameux « autres » à exister autant que tout le monde. Slimane Yefsah, lui, porte brillamment la pièce de bout en bout. Alternant les chants, appels à la révolte tranquille de ceux qui en ont assez de se faire emmerder quotidiennement car ils ont l'outrecuidance d'exister, et les quasi-monologues face au public, il est de toutes les scènes et parvient à faire rire et réfléchir le public en même temps. Malgré une formation classique (Cours Florent puis CNSAD) qui laissait craindre sur le papier un acteur trop policé, c'est un peu votre pote qui vante en soirée, rendant le propos encore plus percutant, culminant dans une fin coup de poing qu'on se gardera bien de révéler.



06 > 26 juillet

9 SPECTACLES VIVANTS LES DOMS FESTIVAL 18

AUX DOMS 6 > 26 juillet - relâches les 11 & 18

<p>10h30 LA MUSICA DEUXIÈME de Marguerite Duras / Guillemette Laurent</p>	<p>17h00 L'HERBE DE L'OUBLI de Jean-Michel d'Hoop</p>
<p>12h30 BON DEBARRAS ! (pour tous dès 8 ans) de la Cie Alula</p>	<p>19h30 J'ABANDONNE UNE PARTIE DE MOI QUE J'ADAPTE de Justine Lequette</p>
<p>14h30 PAS PLEURER de Lydie Salvayre / Denis Laujol</p>	<p>21h30 MAL DE CRÂNE de Louise Emö</p>

HORS LES DOMS

AUX HIVERNALES — CDCN D'AVIGNON
DANS LE CADRE DE *ON (Y) DANSE AUSSI L'ÉTÉ*
7 > 17 juillet - relâche le 12

15h15
INAUDIBLE
de Thomas Hauert

SUR L'ÎLE PIOT — DANS LE CADRE
DE *OCCITANIE FAIT SON CIRQUE EN AVIGNON*
9 > 21 juillet - relâches les 12 & 17

11h10
BURNING
de Julien Fournier

18h00
STRACH — A FEAR SONG
de Patrick Masset

1^{er} bis rue des Escaliers S^{te}-Anne || 84000 Avignon
+33 (0)4 90 14 07 99 || info@lesdoms.eu || www.lesdoms.eu



LE MISANTHROPE

25.09 >
28.09.18

TEXTE **MOLIÈRE**

CRÉATION **COLLECTIF ARTISTIQUE**

COLLECTIF DU THÉÂTRE DE LORIENT

DIRIGÉE PAR **RODOLPHE DANA**

THÉÂTRE DE LORIENT
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

AVEC **JULIEN CHAVRIAL, RODOLPHE DANA, KATJA HUNSINGER, ÉMILIE LAFARGE, MARIE-HÉLÈNE ROIG, ANTOINE SASTRE, MAXENCE TUAL** SCÉNOGRAPHIE **RODOLPHE DANA** avec la collaboration artistique de **KARINE LITCHMAN** LUMIÈRES **VALÉRIE SIGWARD** COSTUMES **ÉLISABETH CERQUEIRA**

PRODUCTION Théâtre de Lorient, Centre dramatique national
COPRODUCTION Maison de la Culture de Bourges; L'Archipel - Fouesnant-Les Glénan; Le Canal - Redon; Théâtre du Champ au Roy - Guingamp

OFF L'ABSOLU

MISE EN SCÈNE BORIS GIBÉ / VILLENEUVE EN SCÈNE, À 22H00 (vu à la scène nationale de Besançon en octobre 2017)

« Au coeur d'un immense silo, chapiteau de tôle vertigineux, Boris Gibé développe avec L'absolu, un magnifique poème existentialiste vertical. »

MOMENT DE GRÂCE ET D'ABSOLU

— par Sébastien Descours —

Il est des moments de grâce. Où dominant l'émerveillement, la gratitude et un sentiment d'appartenance à une humanité poétique et exaltante. «L'Absolu» est un de ces moments-là, à ne rater sous aucun prétexte. Tout commence par une procession silencieuse du public dans l'escalier à double hélice du silo, chenilles humaines qui espèrent l'éclosion. Ce silo, conçu pour abriter le rêve de l'artiste, a été bâti collectivement : élèves de lycée pro, artisans, sociétés de tôle, architectes, ce projet est porté par des joueurs poètes, largement soutenus et accompagnés par

les Deux Scènes, producteur rare au service d'une ambition de tissage de liens et d'exploration de l'indicible. En haut, proximité d'une piscine accrochée au sommet dans laquelle s'ébat le lémurien originel. Il y a une genèse en cours. Quand tout à coup, le plastique se déchire et l'homme chute. Dans un sol mouvant, sablonneux. Disparu, des rides à la surface trahissent encore cependant la reptation souterraine. Ver de terre, irrésistible souvenir de «Dune» où le lombric gigantesque produisait l'élixir d'immortalité. Le cafard lui succède, pattes rampantes, Kafka bien sûr,

mais aussi cette idée d'une immortalité résistante à toute avanie. L'humain va surgir enfin d'une confrontation inattendue avec un miroir égaré dans la fange. Son propre regard le fait naître. Il danse la vie dans cet espace libre. Avant de réescalader le silo vers les étoiles, enveloppé d'un immense vortex de fumée, il aura été immolé et aura échappé à la chute du destin sous forme d'une enclume lourde, si lourde. De battre le cœur s'est arrêté face à un tel destin sans sens, mais si prégnant d'une humanité touchante. Tarkovski. À battre le cœur s'est remis, réanimé par

tant de grâce sans concession, prise de risques permanente tant artistique que physique, proximité voulue entre spectateur et artiste. Cadeau rarissime que ce sentiment de compréhension du plus profond de mon être. En finale, «Erbarme dich», acmé de la Passion, enveloppe et entoure l'âme meurtrie par le rappel doux, si doux, trop doux de sa condition humaine. Cirque métaphysique et esthétique sublime, pensée singulière de l'humain, noir et silences, exception et poésie : l'Absolu est une rencontre. Unique.

REGARDS

OFF L'HERBE DE L'OUBLI

MISE EN SCÈNE JEAN-MICHEL D'HOOP / THÉÂTRE DES DOMS, À 17H00 (vu au Théâtre de Poche, Bruxelles en juin 2018)

« Tchernobyl, 30 ans après. Les comédiens et marionnettes de Point Zéro offrent une magnifique tribune aux témoins et héritiers de la catastrophe rencontrés sur place. »

PAROLES IRRADIÉES, CORPS MANIPULÉS

— par Julien Avril —

La compagnie Point Zéro revient sur les traces de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl avec un spectacle poignant, délicat, pluridisciplinaire et extrêmement bien maîtrisé. Produite par le Théâtre de poche de Bruxelles, qui développe essentiellement des formes dramatiques liées au témoignage, «L'Herbe de l'oubli» s'appuie sur la matière recueillie par la compagnie lors de leurs deux voyages dans la zone, en Ukraine et en Biélorussie. Ces paroles rapportées des habitants survivants d'aujourd'hui sont confrontées à d'autres, plus anciennes, issues de «La Supplication», de Svetlana Alexievitch. Cette approche documentaire autour du témoignage, de la confrontation des convictions, permet de dessi-

ner une carte sociologique de la zone. Ici, pas d'explications scientifiques ou historiques sur les raisons de la catastrophe, pas de point de vue supérieur, mais la volonté de se mettre à la place des «gens qui restent» et d'entrer en empathie avec chacun. On ne cherche pas à comprendre (la tragédie a déjà eu lieu) mais à accompagner. Et on croit que c'est l'expérience de cet accompagnement qui permettra que cela ne se reproduise pas. Le véritable coup de génie du spectacle, c'est l'usage de la marionnette entre les témoignages. Celui-ci pose la distance la plus juste dans le positionnement de l'artiste face à ceux qui ont vécu un tel drame. Comme si l'étrangeté des formes, des corps et des visages que permet la ma-

riionnette correspondait aux reflets des émotions et des dommages vécus par les gens. Une façon à la fois ultrapuis-sante et libre et en même temps très pudique de représenter leur souffrance. Cet enfant chauve et sa mère qui peine à le nourrir, ce couple de vieux au ralenti, ce chœur silencieux de villageois qui apparaît à la fin de chaque récit comme pour montrer que la parole est universelle et concerne tout le monde, enfin l'image symbolique du corps de ce cheval, plus belle conquête de l'homme, abattu parce qu'il errait dans la zone. Ces figures en papier mâché prolongent la parole et la présence des habitants au-delà du discours. Et voir leur manipulation est la façon la plus efficace de raconter la manière dont le moindre de

leur geste au quotidien est articulé par la radioactivité. L'espace, les lumières, la musique participent aussi à ce basculement de l'âpreté du réel vers un onirisme plus envoûtant qui entraîne le spectateur dans un degré de conscience différent de l'événement. Au-delà de comprendre, se mettre à la place et ressentir, se représenter. Les marionnettes ne craignent pas les radiations. Elles sont comme les combinaisons de protection qui nous permettent de suivre la parole de l'autre et de faire un voyage intérieur dans la zone, le lieu du ravage ultime et de l'outrage suprême fait à notre humanité, en restant saufs, dignes, mais pas indemnes.

IN AU-DELÀ DE LA FORÊT, LE MONDE

MISE EN SCÈNE INÈS BARAHONA, MIGUEL FRAGATA
CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS,
DU 6 AU 13 JUILLET À 11H ET 15H

« Conte et voyage initiatique, "Au-delà de la forêt, le monde" raconte la longue route des réfugiés, à travers l'histoire d'un jeune afghan. »

LA CRISE DES RÉFUGIÉS EXPLIQUÉE AUX ENFANTS

— par Mathias Daval —

Créé en novembre 2016 au théâtre São Luiz de Lisbonne, «Au-delà de la forêt, le monde» est le fruit de la collaboration entre Miguel Fragata et Inês Barahona au sein de leur compagnie Formiga Atómica. Leur précédent spectacle, «La Marche des éléphants», était un travail autour de la mort, et les voici de retour avec un sujet ancré dans l'actualité : la crise des réfugiés. «Le point de départ a été notre envie de mélanger l'esprit des contes et histoires traditionnelles avec l'histoire contemporaine, ce qui se passe à travers le monde. On a l'impression que les enfants sont de moins en moins préparés à la réalité», précisent-ils. Du coup, la question des migrants leur a semblée cruciale et urgente. Mais en aucun cas il ne s'agit de faire larmoyer dans les chaumières. Miguel et Inês, fort heureusement, n'aiment pas ces spectacles où l'on prend les enfants pour des imbéciles et où les adultes s'ennuient. Le pitch de la pièce est simple : deux jeunes enfants afghans, dont le père a été tué pendant la guerre, sont envoyés par leur mère en Europe afin d'essayer de les sortir d'un cercle de vengeance et de violence. On suit plus particulièrement le parcours de l'un d'entre eux, Farid, jusqu'à son arrivée à Calais et ses tentatives pour traverser de l'autre côté...Le duo s'est appuyé sur de très nombreux récits de migrants, pour

essayer de coller au plus près au regard des enfants : «Nous voulions parler de l'actualité telle qu'elle est perçue par les enfants, conserver leur façon de voir le monde.» Pour beaucoup, l'Europe est vue comme une sorte d'utopie. Paris serait ainsi une ville, selon certains témoignages, où un avion sillonne les airs pour diffuser du parfum... On imagine la déception du jeune garçon en débarquant à Châtelet-Les Halles ! En dépit de son sujet grave, «Au-delà de la forêt, le monde» est un spectacle empreint d'humour. Car l'objectif est aussi pédagogique : pouvoir expliquer aux enfants des sujets compliqués, créer une résonance avec ce qui se passe autour d'eux. «En France, leur perception est nécessairement différente de celle des enfants portugais, la question des réfugiés est plus présente», précisent-ils. Pour la version française, le texte a été adapté et est interprété par deux nouvelles comédiennes, Emilie Caen et Anne-Élodie Sorlin. Ce sont elles qui portent l'intégralité du récit, comme un conte oral traditionnel. Miguel conclut : «C'est un spectacle engagé, oui, mais surtout humaniste. En portugais on dit "estar no mesmo barco" ("être dans le même bateau")... voilà une expression qui, avec la crise des réfugiés, prend tout son sens aujourd'hui!»

OFF LE MAÎTRE ET MARGUERITE

MISE EN SCÈNE IGOR MENDJISKY

GILGAMESH BELLEVILLE, À 19H40 (vu à La Tempête en mai 2018)

« Conte fantastique, satire politique, histoire d'amour et chef-d'oeuvre de la littérature russe du XXe siècle, l'adaptation du Maître et Marguerite par Igor Mendjisky prend des allures de grande veillée. »

TENTER LE DIABLE

— par André Farache —

Adapter au théâtre «Le Maître et Marguerite», de Mikhaïl Boulgakov, peut apparaître impossible, voire «topique» selon le metteur en scène Igor Mendjisky, tant ce chef-d'oeuvre est pour ce dernier «un bloc protéiforme mystérieux». Pari réussi cependant, avec un spectacle qui, entre autres qualités, nous entraîne, dès la première minute, dans l'univers psychédélique et improbable de Boulgakov, dans ce monde diabolique où rien n'est ce qu'il semble être et rien de ce qui semble être n'est. La puissance de ce spectacle réside ainsi dans sa capacité à nous rendre sensible l'univers délirant et sensé, tragique et comique, sacré et athée, imaginé par le dramaturge russe et à nous faire vivre l'absurdité du monde et des croyances dénoncées par Boulgakov avec la même intensité que celle qui se dégage de l'oeuvre originale. Comme le dit Mendjisky du roman, «il y a toujours une note dissonante chez Boulgakov, qui nous éloigne un peu du vrai, sans pour autant nous égarer dans le fantastique», et c'est précisément ce qu'a su rendre son adaptation : tout ce qui se passe sur scène semble plausible, un chat qui parle ou le Diable dissertant sur l'existence de Jésus ou encore Ponce Pilate, cinquième procureur de Judée, en proie au doute absolu. En faisant cohabiter sur scène les langues – le russe, l'hébreu, l'araméen et l'anglais –

et les époques – procès stalinien et condamnation de Jésus –, les tableaux se succèdent avec une évidence qui, à elle seule, prouve le génie de Boulgakov et de Mendjisky. Grâce aux choix opérés tant au niveau textuel (les dialogues sont les plus représentatifs de l'oeuvre originale) que scénique (ainsi un fond d'oeil en vidéo semble juger ironiquement les personnages qui jouent la comédie de la vie sans recul ou encore le public, appelé à participer à un jeu d'argent ou à danser sur scène, constituant un personnage à part entière) et à une interprétation brillante – génial Romain Cottard campant trois personnages (Woland, Afrani et le docteur Stravinski) avec une intensité, une subtilité et un détachement parfaits, et excellent Adrien Gamba-Gontard en procureur de Judée torturé et honnête –, il ne fait aucun doute que le Diable existe, qu'il passe un pacte avec Marguerite ou encore que Ponce Pilate a tenu exactement ce dialogue avec le Christ (Yuriy Zavalnyouk, parfait). Ajoutés à cela de la pop US chantée en russe (Lou Reed, «Perfect Day») et des vidéos apocalyptiques en arrière-plan, la plongée dans l'univers délirant et fantastique de Boulgakov est immédiate, ce qui fait de cette adaptation, à l'instar de ce que dit Mendjisky du «Maître et Marguerite», un numéro de music-hall «d'une originalité envoi-rante et contemporaine».

OFF CENT MÈTRES PAILLON

Après avoir pendant longtemps écumé les bassins, Maxime Taffanel a métamorphosé son geste de sportif en une arabesque nouvelle. Cet ancien nageur de haut niveau signe ici un joli texte qui agit comme une renaissance : le rêve aquatique s'est transformé pour lui en une source poétique. Le rituel du plongeon et de la course devient le prétexte pour une aventure immersive dans l'univers des sandales plates et autres bonnets de bain. La mise en scène de Nelly Pulicani sert de manière juste et efficace le récit de ces années passées à nager contre la montre. Maxime Taffanel jongle astucieusement entre quelques personnages mais rayonne particulièrement lorsqu'il se fait pur souffle, pure chair, pur mouvement. Tantôt musicien, tantôt danseur, Maxime décrypte pour nous cette sensation ineffable de glisse et nous entraîne avec lui dans le rythme soyeux de l'eau pour une escapade des plus rafraîchissantes. **L.S.**

MISE EN SCÈNE NELLY PULICANI
— LA MANUFACTURE 16H25 —**OFF** CONVULSIONS

Auréolé du Prix théâtre RFI 2016, «Convulsions» revisite le mythe des Atrides à la sauce 2018. Pourtant, tandis que les comédiens passent avec agilité d'un rôle à l'autre, on se dit que le monde n'est pas vraiment moins violent aujourd'hui que dans les tragédies grecques. Aux fratricides et infanticides traditionnels s'ajoutent les violences contemporaines, tests ADN et loterie de l'immigration. Joué entre terrain de basket et aéroport, «Convulsions» ne se passe nulle part, et pourrait donc se passer partout. C'est cette incertitude qui renforce la violence du propos. Car la violence est partout, et si Hakim Bah la dit si bien, Frédéric Fisbach a la lourde tâche de la porter à la scène. Le début de la pièce réalise alors la prouesse de ne pas illustrer platement le propos – on ne verra guère qu'un chœur récitant des didascalies – tout en le sonorisant de façon parfaitement anxiogène. Débarrassé des images qu'on essaye de lui imposer, le public est alors libre de construire sa propre représentation de la violence en s'appuyant sur les voix des artistes. La tension, jamais totalement à zéro, ménage cependant des soupapes burlesques portées notamment par Marie Payen. «Convulsions» apparaît alors comme un conte horrifique, une satire d'anticipation dont on ressort avec une légère angoisse : et si Hakim Bah se révélait prophète des temps modernes ? **A.S.**

MISE EN SCÈNE FRÉDÉRIC FISBACH
— THÉÂTRE DES HALLES 19H30 —**OFF** LA FRANCE
CONTRE LES ROBOTS

Il y a, chez Georges Bernanos, une puissance qui s'empare irrésistiblement de vous. Sa pensée résonne, fraîche, dans la mélodie de ses textes. Une pensée qui agit comme une lame, balayant l'horizon des idées reçues et de nos peurs secrètes qui ne trouvaient aucun réceptacle. Bernanos met des mots sur l'homme et sa société qui n'ont nul autre pareil. Précis, cinglants, délicats. Amers, souvent, car l'homme dépossédé de toute spiritualité se retrouve esclave des tyrans, esclave des machines, esclave de lui-même. Si la voix de Jean-Baptiste Sastre habilite ce texte d'une gangue de velours, la mise en scène faillit à provoquer chez nous la fièvre de l'auteur qui recherche, en creux, à nous faire retrouver l'amour pour notre monde. Sastre n'a pas envie d'être un corps en plus d'une voix, et cette réticence éclate sur scène de façon maladroite, faisant tomber à plat le lyrisme du texte. **L.S.**

MISE EN SCÈNE HIAM ABBAS ET JEAN-BAPTISTE SASTRE
— THÉÂTRE DES HALLES 19H30 —

EN BREF

OFF SI LOIN SI PROCHE

C'est l'histoire d'un retour qui n'en est pas un : pour les frères et sœurs du conteur Abdelwaheb Sefsaf, nés en France dans les années 1970, l'odyssée familiale en Algérie, alors encouragée par le gouvernement français, est une plongée en terre aussi familière qu'inconnue, mêlant les sentiments contradictoires de l'attente et du déracinement. Loin du tragique, c'est l'humour que choisit Sefsaf pour raconter et chanter cette épopée dont la tonalité dominante est la tendresse, celle de l'enfant devenu adulte, pour son passé, pour ses parents, leur intégrité, et leur sens (inconscient) de l'aventure. Accompagné par le duo de musiciens Aligator, «Si loin si proche» est un récit-concert dont la forme hybride, ajoutée au mélange des langues française et kabyle, exprime la complexité du rapport du narrateur à sa double origine. Si le lyrisme des chansons en français ne convainc pas toujours, à l'inverse, c'est dans l'acuité pleine d'ironie de ses anecdotes que Sefsaf est le plus inspiré, nous catapultant dans la voiture bourrée à craquer d'enfants et de cadeaux, dans l'amour et l'intransigeance de sa mère, dans la passion pour la politique de son père, dans les subtilités sémiologiques du peigne à cheveux chez «l'Algérien indépendant». **M.de D.**

MISE EN SCÈNE ABDELWAHEB SEFSAF ET MARION GUERRERO
— GILGAMESH BELLEVILLE 16H10 —**OFF** CE QUI DEMEURE

Que reste-t-il d'une vie quand la mémoire et le corps se délitent ? Quel souvenir accepte-t-on de laisser derrière soi à l'approche de la mort ? C'est avec beaucoup de pudeur qu'Élise Chatauret tente de répondre à ces questions, en s'appuyant sur des entretiens réalisés avec une dame de quatre-vingt-treize ans. Se rapprochant du théâtre documentaire sans son côté rébarbatif, la metteuse en scène s'interroge sur les traces mnésiques et sur ce qu'elles révèlent de nous. S'il est question de mémoire, il est aussi question de sa manipulation. Car à une mémoire qui peut être défaillante s'ajoute l'envie de contrôler ce qui restera, de réécrire une histoire officielle, qu'elle soit moins dure pour ceux qui resteront, plus flatteuse pour soi, ou tout simplement la plus pudique possible. **A.S.**

MISE EN SCÈNE ÉLISE CHATAURET
— LA MANUFACTURE 10H —**OFF** LE CRI

La compagnie stéphanoise Dyptik n'en est pas à son coup d'essai dans le OFF puisqu'on avait pu découvrir leur travail en 2012 avec le trio – déjà ! – «En quête», chorégraphié par Souhail Marchiche rejoint pour la danse par Mehdi Meghari et Toufik Maadi. Avec ce nouveau trio «Le Cri», leur toute dernière création – deuxième volet d'un triptyque dont vous pourrez voir aussi «Dans l'engrenage», un septuor, première chorégraphie de Mehdi Meghari, le tout à La Manufacture à Avignon –, Souhail Marchiche abandonne le hip-hop pur au profit d'une écriture résolument «danse contemporaine», délaissant le brio pour une intensité des émotions. S'il faut attendre un temps certain pour voir où il veut en venir avec des séquences qui se veulent burlesques mais qui trompent le spectateur sur ses intentions réelles, l'image centrale du cri, inspirée sans doute par la célèbre toile de Munch, est une réussite à la fois émotionnellement et visuellement. Toufik Maadi, au sommet de son art, sait donner du sens à ces gestes volontaires de révolte insufflée par le chorégraphe dans cette seconde partie. Les effusions de matières ajoutent à ce trouble et coïncident avec le moment où le propos de Souhail Marchiche est le plus lisible mais aussi le plus fort. Inspiré par les photos chocs de Kevin Carter, le chorégraphe pousse un grand cri d'alerte et s'affecte de la société de l'indifférence où la misère côtoie le bling-bling sans que, finalement, le monde s'en émeuve. **E.S.**

MISE EN SCÈNE SOUHAIL MARCHICHE
— LA MANUFACTURE 17H45 —**LE DERNIER MÉTRO**François Truffaut /
Dorian Rossel**LES FOURBERIES
DE SCAPIN**

Molière / Denis Podalydès

RABBIT HOLEUNIVERS PARALLÈLES
David Lindsay-Abaire /
Claudia Stavisky**VxH - LA VOIX
HUMAINE**Jean Cocteau, Falk Richter /
Roland Auzet**BESTIE DI SCENA***BÊTES DE SCÈNE*
Emma Dante**ELVIRA***ELVIRE JOUVET 40*
Brigitte Jaques-Wajeman,
Louis Jovet / Toni Servillo**INCERTAIN
MONSIEUR TOKBAR**Michel Laubu,
Émili Hufnagel /
Turak Théâtre**JE N'AI PAS
ENCORE
COMMENCÉ À VIVRE**Tatiana Frolova /
Théâtre KnAM**SCALA**

Yoann Bourgeois

BELLS AND SPELLSAurélia Thierrée /
Victoria Thierrée Chaplin**AMOUR**

Compagnie Marie de Jongh

FRACASSÉS

Kate Tempest / Gabriel Dufay

ARCTIQUEAnne-Cécile Vandalem /
Das Fräulein (Kompanie)**SOLEIL BLANC**

Julie Berès

**LA DAME
AUX CAMÉLIAS**Alexandre Dumas Fils /
Arthur Nauzyciel**LE LIVRE DE MA MÈRE**Albert Cohen / Patrick Timsit /
Dominique Pitoiset**LA COLLECTION**

Harold Pinter / Ludovic Lagarde

**LE ROSAIRE
DES VOLUPTÉS
ÉPINEUSES**Stanislas Rodanski /
Georges Lavaudant**THYESTE**

Sénèque / Thomas Jolly

IPHIGÉNIE

Jean Racine / Chloé Dabert

**ULTRA-GIRL CONTRE
SCHOPENHAUER**Cédric Roulliat / Compagnie
de Onze à Trois heures**J'AI PRIS MON PÈRE
SUR MES ÉPAULES**Fabrice Melquiot /
Arnaud Meunier**LOGIQUE DU PIRE**Étienne Lepage /
Frédéric Gravel**OPENING NIGHT**John Cromwell /
John Cassavetes / Cyril Teste**OMG ORGANISME
MODIFICATE GENETIC**

Ioana Păun

ARTISTS TALK

Gianina Cărbunariu

**LE FAISEUR
DE THÉÂTRE**Thomas Bernhard /
Christophe Pertou**LA PLACE ROYALE
OU L'AMOUREUX EXTRAVAGANT**Pierre Corneille /
Claudia Stavisky**LE MONDE RENVERSÉ**Clara Bonnet, Marie-Ange Gagnaux,
Aurélia Lüscher, Itto Mehdaoui /
Collectif Marthe**ANTHOLOGIE
DU CAUCHEMAR**Ballet Épouvantable
Marcia Barcellos, Karl Biscuit /
Système Castafiore**Soyons
réalistes,
demandons
l'impossible**

SAISON 18 > 19

**Célestins**

THÉÂTRE DE LYON

04 72 77 40 00

THEATREDESCELESTINS.COM

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

SIDELINES

EXPOSITION / ESPACE VAN GOGH ARLES, DU 2 JUILLET AU 23 SEPTEMBRE

« Robert Frank, l'un des photographes les plus importants et influents au monde, n'a cessé de questionner et de réinventer l'image photographique et d'explorer le potentiel narratif des séquences photographiques. »

ROBERT FRANK, OU LA PRÉSENCE HORS CADRE

— par Johanna Pernot —

Cette année, les Rencontres d'Arles célèbrent le soixantième anniversaire de la publication des « Américains », le livre culte de Robert Frank publié pour la première fois à Paris, chez Delpire. L'œuvre avait fait scandale. De quel droit ce jeune photographe suisse montrait-il des images aussi triviales de l'Amérique ?

En effet, c'est d'abord le peuple, sa pluralité et son ordinaire dont Frank rend compte, lui qui, comme le Jack Kerouac d'« On the Road », a sillonné les routes du désert américain. Drapeau étoilé, berlines et avenues célèbres, mais aussi Indiens, blancs et noirs, manifestations et tensions larvées, à l'image de ce couple noir, surpris dans un parc qui surplombe San Francisco. Parfois, le cadre se resserre sur des portraits lointains d'hommes en action, tel ce mystérieux cow-boy de New York, penché sur sa chemise. Surtout, ce qui fait des « Américains » un livre unique dans l'histoire de la photographie, c'est la hardiesse des prises : au fil des miles, Robert Frank s'est affranchi des règles académiques pour donner libre cours à sa subjectivité. Une scène, un mouvement sont

saisis sur le vif ; les personnages bougent sur des fonds nébuleux. On dirait que le cadre de la photo a disparu, que la rue s'est ouverte, et que nous baignons dans cette atmosphère, cette rue, avec les êtres qui la vivent et la traversent. Émotions. Les lignes s'écartent, les visages se diluent – on pourrait presque y placer le nôtre.



Pluralité des mondes et des directions

Tout comme il se méfie de « ces fameuses histoires avec un début et une fin » dictées par « Life Magazine », Robert Frank fait des images qui n'ont ni début ni fin – mais un milieu, au grain trouble. Elles dépliant l'instant comme un mouchoir, et montrent ce qui se joue dedans. Le résultat ? Une présence. Qui envahit même ces chaises vides aux Tuileries ou ce salon de coiffure désert, en Caroline du Sud ; tendue devant l'objectif, la moustiquaire semble épaissir l'espace. Le siège te tourne le dos ou te regarde – plus besoin d'être occupé pour dire la présence. Pas de règle, une seule règle : montrer ce qui est là, non pas le détail drôle ou incongru, mais l'essentiel. À sa réception en

1958, « Les Américains » soulevaient la question : que voit un étranger, un Suisse, parmi nous ? Aujourd'hui, l'expo dit aussi : quel miroir nous tend cet étranger, que nous soyons Américains ou non ? Robert Frank nous tend des miroirs faux, des trompe-l'œil, comme en attestent son goût pour les vitrines, ou, dès ses photos de jeunesse, ses jeux avec les reflets sur les casques de la garde d'Hundwil. Déjà se manifestait le désir de montrer ce qui se trame hors champ – de dire que quelque chose s'y trame – et tout spécialement : les relations entre les gens. La vitrine – celle des manifestations officielles ou des magasins de la 5e avenue – jouxte toujours le réel. Voilà l'un des paradoxes de « Sidelines » : au lieu de fermer, le cadre ouvre. Ce qui compte débord. « Sidelines » : ce qui est sur la touche, en marge, devient sujet discret de l'image. Rien à voir avec la distance frontale ou ironique que revêtent certains portraits d'Ethan Levitas, ou, à l'étage de l'espace Van Gogh, les images franches et denses de Raymond Depardon. Souvent, les personnages regardent ailleurs, la pupille flottante, ou fixée vers un hors champ qui nous capte. Pluralité des mondes et des directions, à l'ombre du spectacle.

RENCONTRES D'ARLES



© Robert Frank, New York City, 1951-1955. Collection Fotostiftung Schweiz, Winterthur. Don de l'artiste.

Après « Darling » de Jean Teulé et « À Plates Coutures » de Carole Thibaut inspiré des ex ouvrières Lejaby la cie nosferatu présente

ET SOUDAIN, DANS LA TOURMENTE

de Magali Mougel

(17h)
2 lieux de représentations

À l' **Hôtel d'Europe**
les 9, 11 et 16 juillet

12 place Crillon 84000 Avignon
Réservations - 04 60 96 84 82
Et au Festival Villeneuve en Scène

Après « Darling » de Jean Teulé et « À Plates Coutures » de Carole Thibaut inspiré des ex ouvrières Lejaby la cie nosferatu présente

UNE CHAMBRE EN ATTENDANT

de Gilles Granouillet
Edité à l'Avant scène Théâtre

Mise en scène
Claudine Van Beneden

OFF 2018
du 6 au 29 juillet

FESTIVAL
VILNEUVE
EN SCÈNE10 AU 22
JUILLETRenseignements
04 32 75 15 95
www.festivalvilleneuveenscene.com

PRÉSENCE PASTEUR

RÉSERVATIONS - 04 32 74 18 54

13, RUE DU PONT TROUCA 84000 - AVIGNON

(12h05)

sauf les lundis

FRANCE 3 « UN PUR BONHEUR ! »
RADIO CLASSIQUE « C'EST EXCELLENT ET DRÔLE ! »
LE PARISIEN « UN SPECTACLE JOYEUX, GÉNÉREUX,
CAPTIVANT. »LE ROMAN DE
MONSIEUR MOLIÈRE

BOULGAKOV, MOLIÈRE, LULLY

Une mise en scène et adaptation de **Ronan Rivière**
Lumière : **Marc Augustin-Viguié**
Avec **Ronan Rivière**, **Michaël Giorno-Cohen**
Et au piano : **Olivier Mazal**

SUCCÈS OFF 2017

LE PETIT LOUVRE
14H40
CHAPELLE DES TEMPLIERS
04 32 76 02 79

www.voixdesplumes.com

LE DOUBLE

DOSTOÏEVSKI

Adaptation et mise en scène de Ronan Rivière

Musique : **Léon Bailly**
Décor : **Antoine Milian**
Costumes : **Corinne Rossi**
Lumière : **Marc Augustin-Viguié**
Collaboration à la mise en scène : **Amélie Vignaux**Avec **Ronan Rivière**, **Jérôme Rodriguez**, **Michaël Giorno-Cohen**, **Jean-Benoît Terral**,
Laura Chetrit, **Antoine Prud'homme de la Boussinière**, et au piano : **Olivier Mazal** ou **Léon Bailly**.les 3 soleils
les 3 soleils - 4 rue buffon - 84 avignonRÉSERVATION
04 90 88 27 33

19 | 00

www.les3soleils.fr

LA QUESTION

À QUI LE TOUR ?

— par Yan Allegret —

« À qui le tour ? Je serais tenté de répondre : à l'imbécile qui attend le sien. Heureusement, il n'y a pas d'attente et il n'y a pas de tour.

Attendre son tour. Faire des efforts. Tenir le coup. Tout ça. Christian Bobin, dont je joue les textes, parle d'un endroit autre : "Un jour, tu t'allonges, tu t'assieds ou tu marches, et tout vient sans peine à ta rencontre. Tout ce qui vient porte la marque de l'amour."

Renversement complet de note culture de l'effort et de la volonté. Aberration du matérialisme, de la logique, du capitalisme. Aberration complète.

On doit mettre à jour quelque chose.

Cela renvoie au plateau. Au mystère de la présence, de la parole. Quelque chose vient.

Avignon. Il y a beaucoup de promesses dans cette ville. Beaucoup de désirs. Beaucoup d'illusions.

Je regarde tout cela avec les yeux d'un nouveau-né.

À qui le tour ? À celui qui a toujours refusé de mettre les pieds au festival d'Avignon, partagé entre le dégoût du trop-plein et la peur de se dissoudre dans ce grand barnum.

Et puis on rencontre une équipe, un espace de vieilles pierres, des conditions de travail correctes, on ne force

pas, on dit : "Si ça vous intéresse, je le ferai ici. Et si ça ne vous intéresse pas, j'ai un stage d'Aïkido en juillet." Et on le fait. On s'apprête à le faire.

Cette brèche possible au plateau. Résonances immédiates avec d'autres mondes.

Maître Awa, le plus grand maître de kyudo (tir à l'arc) du xxe siècle, s'incline un jour devant son élève Eugen Herrigel qui vient de tirer une flèche, et lui dit simplement : « Ça a tiré. »

Herrigel ne comprend rien.

Ça a tiré. À force de transparence, un jour, quelque chose passe à travers toi. Et cela tire.

Christian Bobin, encore, pour finir :

« Il faut tout revoir. C'est pas très compliqué. Il faut tout revoir. Ce qui est compliqué, c'est quand il faut toucher une chose, et puis laisser l'autre chose à côté. Mais aujourd'hui c'est bien, parce que le chaos est tellement grand, qu'il faut tout revoir. Donc c'est pas si compliqué. »

« On prend le ciel et on le coud à la terre », mise en scène Yan Allegret, Théâtre des Halles à 22h30.

LE CHIFFRE

1 million

C'est le nombre de téléchargements des PDF de l'O Gazette depuis sa création.

L'HUMEUR

« C'est la raison qu'on tue, c'est sur l'amour qu'on pisse. »

Corbier
(1944-2018)

L'AGENDA DES FESTIVALS

FESTIVAL D'ALBA

« À l'initiative du département de l'Ardèche, Alba-la-Romaine est un festival organisé depuis dix ans par la Cascade, Pôle National de Cirque à Bourg-Saint-Andéol. La pratique du cirque y est mise à l'honneur dans des lieux de patrimoine exceptionnels. »

Du 10 au 15 juillet 2018, Alba-la-Romaine

IDÉCLIC

« À la hauteur des rêves d'enfants, Idéclic propose, comme à l'accoutumée, une kyrielle de spectacles à voir en famille. Petites et grandes formes, à découvrir en salle ou hors-les-murs. Au total, 23 compagnies de renommée nationale, internationale ou régionale proposeront une soixantaine de représentations. Théâtre, danse, musique, arts du cirque, de la rue et de la marionnette, toutes les formes scéniques sont à l'honneur avec, cette année, une place importante pour les arts numériques. »

Du 10 au 13 juillet 2018, Moirans-en-Montagne



« Ahmed revient », mise en scène Didier Galas © Christophe Raynaud de Lage / Hans Lucas

I/O Gazette n°84 — 08.07.2018

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — 12 rue de Mirbel, 75005 Paris

SIRET 81473514600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jcbrianchon@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, Sébastien Descours, Mariane de Douhet, André Farache, Florence Filippi,

Johanna Pernot, Lola Salem, Audrey Santacroce, Emmanuel Serafini, Ysé Sorel

Photo de couverture Le Bain © Chassary & Belarbi

PERFORMING ART AU CŒUR DU TEMPLE

— par Marie Sorbier —

D'abord, il y a une ville. Capitale de l'île de Taïwan, Taipei est certainement l'endroit le plus attachant de cette région extrême-orientale. Moins courue que ses voisines, elle est pourtant le mélange rêvé de ces traditions qui déclenchent le voyage des Occidentaux, d'une modernité asiatique tout en technologie et d'un way of life qui donne à tous l'envie d'y revenir et de s'y perdre à nouveau.

Et au-delà de sa gastronomie de rue et de cour qui justifierait à elle seule le déplacement, il y a le théâtre. Ou plutôt deux théâtres jumeaux qui s'érigent majestueusement comme des temples païens en miroir sur une immense place au cœur de la cité. Le National Theater et le Concert Hall fêtaient ce printemps les dix ans du Taiwan International Festival of Arts (TIFA) et aussi la signature avec la scène nationale Le Phénix, de Valenciennes, d'un projet de coopération pour accompagner la création artistique. Le Kaidong Project (qui peut se traduire par « bon appétit » !) est une mise en commun d'outils institutionnels pour soutenir les aventures artistiques ambitieuses, à travers leurs festivals respectifs d'abord (TIFA et NEXT, Cabaret de curiosités), mais aussi tout au long des saisons avec de multiples possibilités de travailler

ensemble, de venir découvrir, partager et parfois collaborer avec d'autres artistes pour franchir allégrement les problématiques de langue et d'esthétique. Ce n'est pas qu'un pas vers l'international, c'est un chemin qui prend le temps de se dessiner et qui offre aux compagnies des deux pays les moyens de structurer et d'enrichir leur projet au-delà d'une simple diffusion. Côté français, ce sont Julien Gosselin (dont nous retrouvons les créations « Joueurs », « Mao II », « Les Noms » à la FabricA), Damien Chardonnet Darmailacci, Antoine Defoort et Halory Goerger qui bénéficient de ce programme, et nous découvrons notamment les œuvres de Su Wen-Chi, Yu-Ju Lin et Baboo Liao (nous avions vu son travail l'année dernière).

“

« Contemporain pour tous »

Le TIFA est l'un des festivals d'art scénique les plus importants d'Asie et accueille notamment une dizaine de productions internationales. Nous retrouvons cette année l'improbable « Richard III » de Thomas Jolly, mais aussi le magnifique spectacle pour jeune public « Dark Circus », qui n'en finit plus de tourner autour du globe, le

contrasté « Betroffenheit » de Crystal Pite, ou encore le majestueux « Nelken » de Pina Bausch. Nous vous ferons grâce de la production du belge Claudio Bernardo « Giovanni's Club », concentré de clichés en tout genre, et préférons l'innocence de la chorale du Taipei Philharmonic Chamber Choir. Leur « Ilha Formosa » est une déclaration d'amour par le chant aux paysages de Taïwan. Douze compositeurs internationaux ont été mis à contribution pour créer cette déambulation musicale qui célèbre les saisons qui passent par la diversité marquée et réjouissante des morceaux qui s'enchaînent et ne se ressemblent pas. Et c'est avec trois jeunes prodiges que ce panorama musical s'affine et se complexifie : Kuo Min-Chin, Pan I-tung et Jen Chung, virtuoses d'instruments traditionnels inconnus dans nos contrées, réinventent le répertoire et incarnent sur scène avec « 3X3 back to abnormality » la grâce et la subtilité de leur peuple. Ce festival, institutionnel par obligation, est le seul du pays à pouvoir accueillir des propositions aussi imposantes et se doit donc de maintenir le difficile dosage du « contemporain pour tous ». Côté défrichage, ce sera à l'automne avec la biennale de théâtre que tout se joue. On a déjà hâte d'y être.

REPORTAGE

Taiwan International Festival of Arts

DEAR LIFE

MISE EN SCÈNE WANG CHIA-MING

— par Marie Sorbier —

C'est une idée périlleuse que de vouloir adapter au plateau les nouvelles d'Alice Munro, vénérable auteure canadienne, tant son écriture semble prendre sa puissance dans l'intime et le presque rien. Et il fallait bien le talent et l'innocence du metteur en scène taïwanais Wang Chia-Ming pour permettre au silence de prendre chair et aux forêts nord-américaines de s'emplier soudainement d'une moiteur extrême-orientale.

Alice Munro, virtuose de la short story taillée de vif, saisit les destins en plein vol au moment où les vents hostiles les plaquent au sol pour briser un rêve et les envoyer sommairement au tapis. Ce sont ces instants de malaise que l'auteure, désormais prix Nobel, épingle, comme des arrêts sur image où les mots, rares et justes, captent l'essentiel. « Dear life » – traduit étrangement en français par « Rien que la vie » – dissèque des êtres tourmentés, observés à la manière d'un entomologiste. C'est un scalpel plongé dans leurs blessures intimes qui débusque leurs secrets et laisse vibrer leurs émotions avec subtilité. Ce sont surtout des femmes que l'on rencontre. On les voit faire un pas de côté, rompre le train-train du quotidien, briser leurs entraves – domestiques, conjugales ou professionnelles – et transgresser les conventions en exauçant des désirs

qu'elles croyaient chimériques. Cette liberté se paie cher. Elles sont renvoyées à la case « désenchantement », après avoir été trahies ou abandonnées par les hommes qu'elles croisent le temps d'une aventure éphémère. Leur point commun ? La perte : la perte d'un enfant ou d'un proche, mais aussi de la mémoire, de la virginité, de l'innocence, de la beauté, des illusions ou des repères.

“

Esthétique colorée et tranchée

Lui, Wang Chia-Ming, transpose pour la scène ces histoires de femmes dont les destins vont se nouer, dont les vies vont soudain basculer à la suite d'un hasard, d'une envie pressante ou d'un mensonge anodin. On les voit alors s'éclipser à tout jamais ou, parfois, se résigner à rentrer à la maison. Ce qu'elles emportent avec elles, ce qu'elles gardent, c'est le goût de l'inconnu. Et ce qu'il nous reste, spectateurs attentifs de ce théâtre du monde, c'est une légèreté, due à la bonhomie des acteurs taïwanais qui n'enlève rien à la densité du propos. Sur scène, tous se débattent joyeusement avec ces microrenversements, les blessures, les secrets, et tissent un fil d'intrigues impossibles à résumer parce qu'elles ne cessent de bifurquer. La partie de ping-pong inaugurale qui accompagne l'installation du

public présage l'inéluctable coup raté, celui qui renverse le score et entraîne vers la défaite. Même si, après tout, tout ça reste du jeu. Le spectateur français peut penser à la saga « Saïgon » proposée par Caroline Guiela Nguyen ces derniers temps, mais ce périple-là n'a rien de télévisuel et ne sombre pas dans la facilité. Le metteur en scène, membre du Shakespeare's Wild Sisters Group (SWSG), travaille sur cette distanciation du temps et parvient à se détacher des nouvelles éponymes en gardant respect et admiration. Il modèle la petite lumière des lointains, fragile et vacillante, celle qui attire les héros vers un ailleurs parfois illusoire, parfois rédempteur, comme « un sursis qui illumine l'air entier ». Il tente, cherche et réussit le tour de force de créer des moments d'intimité dans le gigantisme de la salle du théâtre national de Taïpei. Il parvient à s'approprier ces moments de vie sans les rendre universels (tarte à la crème). Car ce qui est remarquable dans cette création, c'est que l'ensemble reste indubitablement taïwanais (dans l'esthétique colorée et tranchée, dans le jeu appuyé et généreux). Voilà une adaptation qu'il serait judicieux d'accueillir sur nos scènes européennes, car elle démontre qu'en gardant les codes culturels propres à un pays et en n'essayant pas de s'approprier ceux de l'universel contemporain le théâtre de partout peut être apprécié par tous.

ICI C'EST LE SUD, qui a de la voix



“ En Région Sud, **la culture est un art de vivre.**
Elle fait partie de son identité et renforce son attractivité et son rayonnement.
C'est pourquoi, je serai toujours aux côtés des artistes,
le premier défenseur de leur liberté, leur partenaire le plus déterminé. ”

Renaud MUSELIER
*Président de la Région
Provence-Alpes-Côte d'Azur
Député européen*

